Cipango

Cahiers d'études japonaises

23 | 2020

Charbon et communautés minières au Japon

MAUGER Léna, REMAEL Stéphane, 2014, *Les Évaporés, enquête sur le phénomène des disparitions volontaires du Japon*, Les Arènes, Paris, 253 p.

Éric Seizelet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cipango/4157>

DOI : 10.4000/cipango.4157

ISSN : 2260-7706

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

ISBN : 9782858313426

ISSN : 1164-5857

Référence électronique

Éric Seizelet, « MAUGER Léna, REMAEL Stéphane, 2014, *Les Évaporés, enquête sur le phénomène des disparitions volontaires du Japon*, Les Arènes, Paris, 253 p. », *Cipango* [En ligne], 23 | 2020, mis en ligne le 16 juin 2020, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/4157> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cipango.4157>

Cipango est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

MAUGER Léna, REMAEL Stéphane, 2014, *Les Évaporés, enquête sur le phénomène des disparitions volontaires du Japon*, Les Arènes, Paris, 253 p.

L'agencement de la police de caractères et du titre en première de couverture est un clin d'œil autorisant deux lectures : « les évaporés du Japon » et « les disparitions volontaires du Japon ». Le terme « évaporés », *jōhatsusha* 蒸発者, est bien connu des spécialistes de la sécurité routière : il désigne les piétons pris sous les feux croisés des phares de véhicules automobiles circulant dans des zones mal éclairées et qui, l'espace d'un instant, échappent à la vision des conducteurs. Il va sans dire que ce livre ne s'intéresse pas aux risques de la conduite automobile mais, comme son titre l'indique, aux disparitions dites volontaires. Chaque année, ils sont des milliers – les auteurs hasardent le chiffre de 100 000 personnes – de toute condition, de tous âges, qui décident, individuellement ou en famille, du jour au lendemain de tout quitter – logement, emploi, statut, relations – pour claquer la porte de la société sans laisser de trace, mener une vie d'errance et de clandestinité aux marges de la société japonaise, sans espoir de retour. Au bout de sept ans, selon la législation japonaise, ils pourront être considérés officiellement comme « absents », *shissō* 失踪, par les tribunaux, c'est-à-dire morts civilement : leur mariage sera dissous, leur succession ouverte. L'« évaporation » est inconnue des services de police qui lui préfèrent ce terme de *shissō*, plus vague, qui englobe les fugues, les enlèvements et les victimes de catastrophes naturelles. Encore ne s'agit-il là que des disparitions *signalées*, ce qui est loin d'être le cas des disparitions volontaires, dont les causes principales, identifiées par l'ouvrage, sont l'endettement, les investissements hasardeux, la

perte d'emploi, les ruptures familiales, l'échec scolaire pour les plus jeunes, sans parler des affranchis mafieux en rupture de ban. La question n'était pas nouvelle puisqu'elle avait déjà été évoquée par le cinéaste Imamura Shōhei 今村昌平 dans son film, *L'Évaporation de l'homme* (*Ningen jōhatsu* 人間蒸発) de juin 1967 sur la base d'un fait divers : la disparition soudaine d'un salarié d'une entreprise de fabrication de vaisselle en plastique, Ōshima Tadashi 大島裁. Elle a fait l'objet, d'autre part, d'une série télévisée, *Yonigeya honpo* 夜逃げ屋本舗 (La boutique de déménagement nocturne), diffusée par le groupe Nihon terebi 日本テレビ系 entre 1999 et 2003, d'après un roman publié en 1997 par Hatori Shō 羽鳥翔, le patron interlope, mais médiatique, d'une petite entreprise de transport qui s'était spécialisé sur un marché de niche en expansion, celui des déménagements à la cloche-de-bois, et que les auteurs ont rencontré.

Stéphane Remael est un reporter photographe qui est l'auteur des très belles photographies en clair-obscur qui parsèment ce livre et qui donnent aux personnages et aux paysages saisis une allure souvent onirique. Léna Mauger est journaliste pour la revue *XXI*, bien connue du monde des médias. Leur livre, écrit à quatre mains, d'une plume alerte et empathique, n'est pas un travail académique, mais une série de portraits glanés au gré de cinq années de pérégrination les conduisant dans les bas-fonds de Tōkyō et d'Ōsaka et dans la zone interdite de Fukushima. Selon les auteurs, deux causes, géographiques et culturelles, constitueraient le terreau favorable aux « évaporations » japonaises : l'anonymat protecteur offert par les grandes métropoles et la « culture de la honte » où l'on trouvera la référence à Ruth Benedict convoquée par les auteurs. Enquêter sur un sujet sur lequel il n'existe ni étude ni statistiques fiables était une gageure, car on comprend bien que si les gens « disparaissent », ce n'est pas pour se confier au premier journaliste venu. D'où le recours à des intermédiaires comme ces entrepreneurs de déménagement nocturne, ces détectives privés, ces anciens policiers, ces rares associations de soutien aux familles de disparus, voire à des interlocuteurs encore plus improbables tels ces compatriotes qui professent un athéisme bon teint, mais spécialisés dans les faux mariages catholiques « tendance ». Dans ces conditions, approcher les familles est difficile ; rencontrer des disparus quasiment impossible. Reste néanmoins quelques constats saisissants : le calvaire des familles qui « galèrent » pour avoir des nouvelles de leurs proches, leur solitude, parfois leur résignation, l'impuissance de la police, la très grande

fragilité de ces « évaporés » cabossés de la vie, proie facile des organisations mafieuses, guettés par l'alcoolisme, abonnés aux emplois précaires. À chaque page transpirent l'obsession de la survie, les solidarités éclatées. Mais en même temps, on sera surpris par la dignité des uns et des autres, le détachement des rares disparus qui ont accepté de témoigner : ils ne regrettent pas vraiment leur vie d'antan et, pour certains, n'ont pas vraiment rompu les amarres familiales.

Au total, il ne faut pas oublier que ce phénomène de « disparition volontaire » n'est pas propre au Japon – il y en aurait trois fois plus en Grande-Bretagne pour une population deux fois inférieure – mais on a parfois l'impression que les auteurs cultivent, à dessein, l'image d'une société japonaise « camisole de force » : il y a des digressions sur les Otaku, le suicide, une « école de redressement des cadres » (*sic*), les lolitas japonaises, les salariés brésiliens... qui n'ont pas grand-chose à voir avec le thème central de l'ouvrage, à moins de ne voir dans la disparition volontaire que la forme paroxystique de conduites déviantes pour échapper à la chape de plomb du conformisme social, et la face cachée de pratiques managériales impitoyables, surtout en période de crise. C'est là la limite de ce livre, dont il existe une traduction américaine parue en 2016 qui a contribué à faire connaître les auteurs au Japon. Il faut prendre cet ouvrage pour ce qu'il est : une série d'instantanés, au sens propre comme au sens figuré, sur des destins individuels saccagés par les aléas de l'existence. En ce sens, c'est davantage la dimension universelle de leur tragédie qui touche le lecteur que le cadre plus spécifiquement japonais du malheur qui les a emportés.

Éric SEIZELET

Professeur émérite, université Paris-Diderot